

Devenir une femme en institution psychiatrique (1921-1950)

Marie-Claude Thifault

Number 141, Spring 2020

Marginalité et déviance au féminin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94437ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thifault, M.-C. (2020). Devenir une femme en institution psychiatrique (1921-1950). *Cap-aux-Diamants*, (141), 22–25.

DEVENIR UNE FEMME EN INSTITUTION PSYCHIATRIQUE (1921-1950)

par Marie-Claude Thifault

Le petit point est un point en diagonale qui se travaille méthodiquement en rangs horizontaux, de gauche à droite, puis de droite à gauche, en plaçant l'aiguille de l'envers vers l'en-droit du canevas pour la ressortir, repiquer, et ainsi de suite. Tout à la fois un art et un passe-temps qui occupent le fil des jours, les travaux d'aiguille surjetant le coton blanc des linges à vaisselle, des serviettes et des draps ont longtemps été une activité féminine pratiquée dans le rituel de la confection minutieuse du trousseau des jeunes filles. Ces étoffes, comme l'a écrit l'historienne Michelle Perrot, font partie d'un patrimoine matériel précieux de l'histoire des femmes : « (...) c'est au monde muet et permis des choses que les femmes confient leur mémoire¹ ».

Hors du temps, hors des événements, ce travail de broderie illustre les silences de l'histoire, la mémoire des sans-voix, celle, ici, de Marguerite-Marie, une jeune épileptique orpheline de père internée à l'âge de 12 ans à l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu. Entre les murs de cet établissement asilaire montréalais où elle passera toute son existence, Marguerite-Marie rêvera d'une vie hors des murs semblable à celle de ses sœurs qui, tour à tour, se marieront et pour qui, soigneusement, avec patience et talent, elle brodera sur des coupons de cotonnade les initiales des futurs époux ou des gerbes



Petit point de broderie réalisé par Marguerite-Marie (vers 1921-1950). (Coll. privée).

de fleurs piquées de rose et de lilas. Des traces de l'existence de Marguerite-Marie me sont parvenues par un heureux hasard². Outre les travaux de broderie, ce sont des photographies, des lettres, des coupures de journaux, et des objets divers qui avaient été précieusement conservés et transmis de mère en fille dans la famille de Marguerite-Marie, sa mère, sa sœur Cécile et sa nièce Mariette ayant, comme bien des femmes, selon Perrot, « [...] la passion des coffrets, des boîtes et des médaillons, où elles enferment leurs trésors³ ». Mariette, touchée par la délicatesse de

notre mise au jour dans *Une toupie sur la tête*⁴ de parcours de vie qu'elle considérait comme « misérables », me contacta pour savoir à qui, à son tour, elle pouvait confier une boîte de souvenirs ayant appartenu à sa mère (Cécile). C'est ainsi que j'ai eu accès à la correspondance de Marguerite-Marie et que j'ai pu ajouter sa voix au récit de son internement, et par là même à l'histoire de la psychiatrie québécoise⁵. L'approche microhistorienne que je privilégie, basée sur une histoire par le bas (*from below*)⁶ sensible à l'expérience des patients, implique, comme le dit l'historien Carlo Ginzburg, « l'étude minutieuse, complexe et détaillée d'un cas » et permet « de réfléchir au rapport entre normes et anomalies⁷ ». Je propose dans le cadre de cet article de juxtaposer, comme on a rarement l'occasion de le faire, le discours retrouvé d'une patiente, Marguerite-Marie, et les informations tirées de son dossier médical.

« J'AI DOUZE ANS MAMAN... J'SAIS PAS SI TU COMPRENDS, COMMENT J'ME SENS⁸ »

Le dossier médical de Marguerite-Marie la révèle à son admission comme une jeune fille talentueuse qui sait lire et écrire et qui répond facilement aux questions telles que « Qui a découvert le Canada? » et « Qui a fondé Montréal? ».



Archives familiales. Marguerite-Marie à l'extrême gauche qui pose en compagnie de ses quatre sœurs et de ses parents (vers 1918).

Elle fait même un peu de zèle en répliquant à une question qu'elle ne se chicanait pas avec ses parents, mais que « c'est eux autres qui [la] chicanait » lorsqu'elle n'était pas tranquille⁹. Il est plausible d'imaginer Marguerite-Marie joyeuse, taquine et perspicace à sa manière de faire face, du haut de ses 12 ans, à un entretien dirigé par un aliéniste. Ou bien énergique, comme en témoigne la photographie de famille où les contours flous de la boucle dans les cheveux de Marguerite-Marie trahissent le difficile défi que représente pour elle le fait de rester immobile.

Certes, l'institution psychiatrique contribua à transformer cette enfant au tempérament énergique et clément en une femme d'humeur irritable. La cause de cette métamorphose réside peut-être bien dans un « événement » – tel que défini par Arlette Farge¹⁰ – qui aura

un impact majeur sur la destinée de Marguerite-Marie. Une note d'évolution médicale rapporte qu'après quatre années d'internement, dont deux ans sans crise d'épilepsie, « il ne semble pas nécessaire de prolonger son séjour à l'asile¹¹ ». Considérant son état de santé physique excellent et le fait qu'elle est sans traitement depuis deux ans, un congé est recommandé. Malgré cela, sa mère veuve depuis bientôt cinq ans refuse – pour des raisons qui ne sont pas explicitées au dossier – de retirer sa fille de Saint-Jean-de-Dieu. Marguerite-Marie n'obtint ni congé ni libération et passa le reste de ses jours en institution psychiatrique, jusqu'à son dernier souffle, le 15 août 1950.

Par un jeu d'associations, il m'a semblé intéressant, à partir de cet événement, de chercher à mieux comprendre les ressentiments qui ont pu habiter

Marguerite-Marie pendant presque trois décennies, durant lesquelles elle est devenue une adulte. Le temps long et monotone de l'enfermement, Marguerite-Marie le passe à écrire à sa mère et à ses sœurs, à lire les journaux, à faire des mots croisés, à apprendre la sténographie et, bien sûr, à piquer de l'envers à l'endroit des linges à vaisselle qu'elle offre à ses sœurs engagées avec l'homme de leur vie... un bonheur inaccessible à la jeune femme qu'elle devient.

Dans sa correspondance, Marguerite-Marie reste silencieuse sur sa vie à l'asile, si ce n'est pour raconter une histoire rigolote survenue lors d'une de ses crises d'épilepsie – par ailleurs de plus en plus nombreuses –, pour insister sur la présence de visiteurs, ou plutôt sur leur absence remarquée. Elle ne fait aucune allusion à l'exaspération que



<http://www.musee-mccord.qc.ca/scripts/large.php?accessnumber=VIEW-11279&Lang=2&imageID=156100>



Archives familiales. Marguerite-Marie dans son cercueil, 1950.

Le 1^{er} décembre 1946

Chère sœur
 J'avais commencé à t'écrire dimanche et j'ai tombé sept à huit fois le même jour d'après ce qu'elle me disend. J'attends la visite d'Yolande ces jours-ci car, elle s'est promis de venir avant longtemps. Depuis que j'ai tombé dimanche je dors debout comme une personne somnambule. Aprésent que tu m'as abonné à la presse j'aurai de quoi pour me mettre l'idée en dehors. Mariette va peut-être venir aux fêtes la dernière fois qu'elle

Archives familiales. Lettre de Marguerite-Marie adressée à sa sœur Cécile, 1^{er} décembre 1946.

provoquent les « folles » autour d'elle, aux coups qu'elle leur inflige¹² ou encore aux raisons entourant son transfert vers la salle des agitées. Marguerite-Marie n'a d'intérêt que pour ce qui se passe « en dehors¹³ ». Malgré la haine, la colère et la tristesse qui forgent son caractère, Marguerite-Marie survit à l'asile en s'accrochant aux petits plaisirs que lui procurent sa quête d'informations sur les membres de sa famille et sur les gens de son village natal, comme en témoigne cet extrait d'une lettre destinée à sa sœur Cécile : « Ces jours-ci tout en lisant la presse j'ai lu le décès d'une dame [Q.] qui se trouve la tante de [ton mari] et je ne savais pas qu'il avait 2 cousines [...] Mr [Q.] (sic) est décédé et il était mentionné sur la même presse lui était âgé de 94 ans et elle avait 87 ans ils n'étaient pas jeunes ni l'un ni l'autre¹⁴. »

Dans la presse écrite et les revues popu-

lares, elle collectionne des faits divers et des anecdotes à raconter dans ses lettres. Des sujets qui animeront également ses conversations avec ses visiteurs et qui la rendront suffisamment intéressante pour leur donner le goût de revenir la voir. Fin finaude, Marguerite-Marie se projette dans la vie de ses proches de manière à oublier son exclusion totale de la société en faisant comme si elle y prenait part.

« J'AI RENCONTRÉ L'HOMME DE MA VIE¹⁵ »

Les pensées secrètes et les rêves d'amour de Marguerite-Marie sont savamment enfouis dans les étoffes brodées gardiennes de sa mémoire. Cependant, de fil en aiguille, des indices font surface et révèlent sa curiosité avérée pour les histoires d'amour de ses sœurs,

leur mariage, leur vie à deux. « [L] idée en dehors¹⁶ », comme elle dit, elle demeure indifférente face aux pensionnaires de l'établissement qu'elle côtoie lors des « sauteries », des célébrations festives ou sur le vaste terrain de l'asile. Néanmoins, elle aussi rêve d'amour, et c'est pour Emilio que son cœur s'emballe. Elle n'a jamais oublié celui avec qui elle a fréquenté les bancs d'école et qui est réapparu dans sa vie grâce aux journaux qu'elle consulte attentivement. « Si tu m'écris tu me parleras d'Emilio j'ai sa photographie et je désirais bien voir celle de sa femme pour voir ce qu'elle a l'air sur la presse¹⁷ », écrit-elle à Cécile. Bien que le cœur d'Emilio lui soit inaccessible dans la vraie vie, rien ne l'empêche de le courtiser dans ses rêves : « J'ai rêvé à Emilio il y a quelques temps (sic) malgré que je ne le vois pas souvent en réalité je rêve à lui de temps à

autre. Je l'ai trouvé sur la presse dans le passé apprenant qu'il était maire de la paroisse et il doit l'être encore¹⁸. » Rêveuse, cachottière, Marguerite-Marie? Certainement, elle qui ne se lasse pas de tracer en signes sténographiques le prénom de l'élu de son cœur.

L'AUTRE VISAGE DE MARGUERITE-MARIE

Le hasard étant parfois heureux en recherche, s'ajoutent au récit d'internement de Marguerite-Marie la correspondance familiale et quelques artefacts que m'a remis sa nièce. L'analyse du tout permet de présenter une autre facette de la vie de la jeune fille enjouée devenue une femme aigrie durant le temps long de l'enfermement asilaire, et ainsi de proposer une autre histoire de la psychiatrie québécoise. Ce qui a été identifié comme étant un événement dans le parcours psychiatrique de Marguerite-Marie est la décision de sa mère de ne pas la retirer de l'institution psychiatrique, et cela, même si, selon l'avis médical, son état le permettait. Cet événement marque un tournant important dans la vie de Marguerite-Marie, en l'obligeant à souffrir sa vie à l'asile parmi les aliénés. Certes, à cette époque, l'épilepsie est une maladie grave pour laquelle aucun traitement efficace n'existe, et l'internement est une pratique courante. Néanmoins, ce choix a un impact important sur la destinée de Marguerite-Marie. Résignée, elle fait preuve d'inventivité en gardant « l'idée en dehors » pour survivre à l'asile.

La littérature sur l'enfermement asilaire rapporte qu'habituellement, les possibilités de libération des aliénés sont plus grandes lorsque la famille demeure en contact avec le malade, mais l'histoire de Marguerite-Marie vient nuancer cet état de fait. Bien que cette dernière ait été bien entourée et qu'elle n'ait jamais été abandonnée par les siens, qui lui ont écrit et l'ont visitée régulièrement, elle est restée impuissante devant la décision de son internement. Finalement,

Marguerite-Marie, qui n'a pas survécu jusqu'aux années 1960, n'a pas profité du grand mouvement de désinstitutionnalisation qui l'aurait vraisemblablement libérée, comme l'a dit sa nièce Mariette, d'un parcours de vie « misérable ».

Marie-Claude Thifault est historienne spécialiste des institutions psychiatriques québécoises et canadiennes et des soins de santé mentale, profes-

seure titulaire à l'École des sciences infirmières de la Faculté des sciences de la santé de l'Université d'Ottawa et titulaire de la Chaire de recherche sur la francophonie canadienne en santé. En tant que directrice de l'Unité de recherche sur l'histoire du nursing, elle participe au développement de l'histoire du nursing et de l'histoire des soins psychiatriques.

Références :

- 1) Michelle Perrot. *Les femmes ou les silences de l'histoire*. Paris, Champs Flammarion, 1998, p. 15.
- 2) Claire Zalc, « Carlo Ginzburg : "Il y a toujours en histoire cette possibilité de l'inattendu" », *Libération*, 10 octobre 2019. En ligne https://www.liberation.fr/debats/2019/10/10/carlo-ginzburg-il-y-a-toujours-en-histoire-cette-possibilite-de-l-inattendu_1756508. Récupéré le 11 novembre 2019.
- 3) *Ibid.*
- 4) André Cellard et Marie-Claude Thifault. *Une toupie sur la tête. Visages de la folie à Saint-Jean-de-Dieu*. Montréal, Boréal, 2007.
- 5) Marie-Claude Thifault, « Des existences et des singularités dans le discours historique. Les lettres de Marguerite-Marie, 1921-1950 », dans Klein, A. et S. Parayre (dir.). *Histoire de la santé (XVIII^e-XX^e siècles). Nouvelles recherches francophones*. Québec, PUL, 2015, p. 123-139.
- 6) Laurence Guignard et Hervé Guillemain. « L'Histoire en délire. Usages des écrits délirants dans la pratique historique », dans Perreault, I et M-C Thifault (dir.) (2016). *Récits inachevés. Réflexions sur la recherche qualitative en sciences humaines et sociales*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2016, p. 177-200.
- 7) Claire Zalc. *op. cit.*
- 8) Paroles de la chanson « J'ai douze ans » (Germain Gauthier et Luc Plamondon) tirée de l'album *Srip Tease* (1979) de Diane Dufresne.
- 9) Archives médicales de l'IUSMM. Dossier médical Saint-Jean-de-Dieu. Assemblée des médecins, 18 octobre 1921.
- 10) Farge, A. « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain, anthropologie & sciences humaines*. Vol. 38, mars 2002 : 67-78.
- 11) *Idem*. Note médicale 6 octobre 1925.
- 12) Archives médicales de l'IUSMM. Dossier médical Saint-Jean-de-Dieu. Note médicale, 11 mars 1937.
- 13) Archives familiales. Lettre de Marguerite-Marie, 1^{er} décembre 1946.
- 14) *Idem* (n° 10). 7 mars 1943.
- 15) Paroles de la chanson « J'ai rencontré l'homme de ma vie » (Luc Plamondon) tirée de l'album *Tiens-toé ben, j'arrive* (1972) de Diane Dufresne.
- 16) Archives familiales. Lettre de Marguerite-Marie, 1^{er} décembre 1946.
- 17) *Idem*, 22 février 1934.
- 18) *Idem*, 7 mars 1943.